

Introduction
**De l'Antiquité classique
à l'Afrique contemporaine**
L'hermaphrodite
comme figure paradigmatique de l'abandon

Marie BULTÉ et Caroline HUSQUIN

« Là, dans un bosquet entouré de fleurs, dort l'hermaphrodite, profondément assoupi sur le gazon, mouillé de ses pleurs. [...] Fatigué de la vie, et honteux de marcher parmi des êtres qui ne lui ressemblent pas, le désespoir a gagné son âme, et il s'en va seul, comme le mendiant de la vallée. »

LAUTRÉAMONT, *Les Chants de Maldoror*, [1869],
Chant deuxième.

Il s'est endormi. Il s'est endormi, ou le feint-il? Il en a en tout cas la posture.

On le sait, les statues sont animées, les statues sont vivantes. Galatée épouse Pygmalion¹. Chez Mérimée, Vénus à Ille épouse également le jeune Alphonse de Peyrehorade² : il meurt des contusions d'une telle étreinte, moins heureux en la circonstance que Pygmalion. Depuis Dédale en effet, dit-on, les jambes des statues étaient liées pour les empêcher d'aller folâtrer et par là même de causer des dommages peut-être irréparables. Il faut se méfier des statues et de leur réserve de puissance, d'énergie et d'évidence, qui ne demande qu'à s'exercer. Images divines ou résultats de l'ingéniosité humaine, elles surpassent l'humain par leurs pouvoirs possibles – possibles et magiques³.

Mais la statue que nous convoquons, elle, semble moins dangereuse. Elle est alanguie, depuis des siècles, si alanguie que lorsqu'elle réapparut, au

1. La version la plus connue est celle d'OVIDE, *Les Métamorphoses*, X, 243-297.

2. Cette nouvelle de Prosper Mérimée fut initialement publiée dans *La Revue des deux mondes* en 1837.

3. Voir FRONTISI-DUCROUX Françoise, *Dédale : mythologie de l'artisan en Grèce ancienne*, Paris, Maspéro, 1975.

tout début du XVII^e siècle, à Rome, lors de fouilles menées près des thermes de Dioclétien, le cardinal Scipione Caffarelli-Borghèse, qui s'en trouva possesseur, voulant sans doute la bichonner, la protéger et en prendre soin, fit confectionner pour son repos un matelas et un oreiller par le sculpteur célèbre du temps, le Bernin. C'est ainsi qu'on la voit aujourd'hui au musée du Louvre (fig. 1). Le choix est singulier de confier le soin d'un repos plus confortable, d'un abandon si complet au sommeil, au sculpteur même du baroque, de la métamorphose, à celui qui proclamait que l'homme était un passage, pas une stase. Ce choix n'est pas le moindre des paradoxes que nous allons rencontrer.



FIGURE 1. – *Hermaphrodite endormi*, copie romaine du II^e siècle de notre ère d'après un original grec du II^e siècle avant notre ère, le matelas a été sculpté au XVII^e siècle par le Bernin, musée du Louvre (© Wikimediacommons).

C'est qu'Hermaphrodite revient de loin. Dans nos imaginaires cohabitent, tel un autre Janus, deux faces.

D'un côté, l'on trouve celle de l'androgynie qui, en tant que concept, pure vision de l'esprit, est une figure de sur-humanité, selon Barthes dans *Le Neutre*⁴. Il est en effet aussi bien acteur du mythe initial de l'unité et de la puissance⁵ qu'incarnation d'un à venir de réconciliation de tout l'épars du monde (dans la Kabbale, dans l'alchimie, dans l'iconologie politique européenne, dans l'adelphie... jusqu'à Musil et au-delà). Il s'agit d'une entité qui, en tant qu'idéelle, renvoie à des valeurs positives, à un idéal

4. BARTHES Roland, *Le Neutre, Cours au Collège de France (1977-1978)*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 240.

5. Ainsi lit-on dans *Genèse*, I-27 : « Dieu créa donc l'homme à son image; il le créa à l'image de Dieu, et il les créa mâle et femelle » (trad. Louis-Isaac Lemaître de Sacy, *La Bible*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 7).

perdu ou futur. C'est ainsi que Luc Brisson a montré la puissance archétypale de l'androgynie⁶. À l'origine, aux dires d'Aristophane chez Platon, il aurait existé trois genres : mâle, femelle et androgynie. Les individus avaient alors quatre jambes, quatre mains, deux faces ainsi que deux organes sexuels. Leur démembrement, ayant donné aux êtres humains l'aspect qui nous est familier, résulterait d'une punition divine qui leur aurait été infligée pour réprimer un orgueil démesuré. Ce serait Apollon, sur ordre de Zeus, qui les aurait séparés⁷. Les androgynes étaient un genre à part entière porteur d'un idéal perdu, celui de la fusion des sexes masculin et féminin qui constituerait un modèle à reproduire lors de l'union sexuelle. Cette androgynie rayonnante, rutilante, s'est au fil des siècles vue rêvée, fantasmée, ou rejouée. De là, ont pu découler des rites aux racines anciennes de travestissement, où par exemple arborer des attributs possibles de l'autre sexe (chaque temps en eut sa ou plutôt ses définitions) renvoyait probablement à une captation – plus ou moins temporaire – de puissance, à un accroissement de capacités⁸. Enfin, la perception positive du phénomène résidait également dans la médiation avec le divin qu'il comportait. En effet, on connaît un certain nombre de dieux androgynes – Hermaphrodite lui-même, dont il sera bientôt question – qui faisaient l'objet de pratiques culturelles et qui s'inscrivaient régulièrement dans des cérémonies relatives aux questions de fécondité.

De l'autre côté, Hermaphrodite n'est pas le fruit d'une unité première ou d'une réalisation des fins dernières du monde. La version qu'en donne Ovide, la plus connue là encore, est amère : il est question d'une dénaturation, d'une malédiction, d'une défiguration. Cet être devient, toujours sous le calame d'Ovide, *neutrum utrumque*, soit à la fois *ni l'un ni l'autre et l'un et l'autre*. Chez le poète latin, Hermaphrodite est un jeune homme, fils d'Aphrodite et d'Hermès, filiation dont témoigne d'ailleurs son nom, mélange de ceux de ses parents, qui s'apprête à se baigner dans une fontaine habitée par une nymphe, Salmacis, qui, sitôt son regard posé sur lui, en tombe folle amoureuse. C'est en vain qu'elle tente de le séduire, Hermaphrodite repousse toutes ses avances. Salmacis ne pouvant supporter un tel échec amoureux l'enlace alors et invoque les dieux afin de ne

6. BRISSON LUC, *Le sexe incertain. Androgynie et hermaphrodisme dans l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 69 et suivantes ; HUSQUIN Caroline, *L'intégrité du corps en question. Perceptions et représentations de l'atteinte physique dans la Rome antique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020, p. 72-75.

7. PLATON, *Le Banquet*, 189b-190c. Rappelons que, dans la première partie du texte, les convives doivent tous, à tour de rôle, faire l'éloge de l'amour. On entendra ainsi successivement Phèdre, Pausanias, Éryximaque, Aristophane, Agathon, puis Socrate (qui s'en remettra, du reste, à ce que lui a dit une femme, Diotime de Mantinée).

8. Voir, par exemple, pour des travestissements suggérant des rites de fécondité, DELCOURT Marie, *Hermaphrodite – Mythes et rites de la bisexualité dans l'Antiquité classique*, Paris, Presses universitaires de France, 1992 (1958), notamment le chapitre 1, intitulé « Déguisements intersexuels dans les rites privés et publics », p. 5-27.

faire plus qu'un avec le jeune homme. Sa prière est exaucée : leurs deux corps fusionnent donnant naissance à cet individu paraissant avoir les deux sexes et n'en ayant aucun. Constatant son nouvel état, qui est celui d'une dénaturation qui abolit l'identité de son corps, Hermaphrodite implore ses divins parents, en guise de vengeance, de frapper du même sort quiconque désormais se baignerait dans cette eau⁹.

L'hermaphrodite, actualisé sous la forme d'un être réel de chair et de sang, passons désormais à l'antonomase, est l'envers de l'harmonieuse plénitude de l'androgynie originel envisagé chez Platon. Il devient un impossible, un impensable, à la fois en carence et en excès, et dans cette simultanéité du trop et du pas assez, du jamais assez, il devient ce qui jamais ne conviendra, l'indésirable même. Les hermaphrodites, et passons maintenant au pluriel, ont ainsi connu au fil des siècles la mise au ban de la société, l'univers leur fut mortifère, et peu vécurent dans « les limbes heureuses [*sic*] de la non-identité », pour reprendre la formule de Michel Foucault à propos des *Mémoires d'Herculine Barbin*¹⁰. Leur corps ne pouvait faire partie du corps social, il y contrevenait irrémédiablement.

L'androgynie vient de loin, et l'hermaphrodite revient de loin. Détenteur des clefs des arcanes de l'univers, l'androgynie est une figure herméneutique. L'hermaphrodite, entre casse-tête et salmigondis, ne possède que sa valeur heuristique, celle qui conjoint l'impossible : sa puissance potentiellement dévastatrice – Hermaphrodite a de qui tenir! – de toutes les frontières d'identité et son extrême vulnérabilité de corps irrécupérable. Puissance suspendue et corps abandonné, comme livré sur la place publique : c'est ce que montre bien la statue évoquée plus haut.

Toutes les conditions sont alors réunies pour faire de l'hermaphrodite le paradigme de l'inadmissible, le paradigme même de l'abandon du corps, tant celui des corps qu'on abandonne, et l'on peut ajouter à leur triste sort, que des corps qui s'abandonnent, ce qui peut aussi signifier tenter le diable, ou du moins maints risques et périls, ou s'adonner à des plaisirs et des jouissances déviantes.

Il faut cependant se méfier, car « comme toujours les choses importantes [...] ont leur version-farce¹¹ ». Significativement à cet égard, si dans notre modernité critique Roland Barthes fait de l'hermaphrodite la version-farce de l'androgynie¹², Jacques Lacan fait de ce même androgynie, tel que le définit Aristophane dans *Le Banquet* de Platon, une bouffonnerie¹³.

9. OVIDE, *Métamorphoses*, IV, 285-415.

10. FOUCAULT Michel, « Le vrai sexe », in *Dits et écrits*, t. IV, Paris, Gallimard, 1994, p. 115-123.

11. BARTHES Roland, *Le Neutre*, *op. cit.*, p. 239.

12. *Ibid.*

13. LACAN Jacques, *Le Séminaire livre VIII – Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991. Toute la séance intitulée « La dérision de la sphère », p. 97-116, est consacrée à l'analyse de cet « éloge » de l'amour par Aristophane. On pourrait dès lors s'interroger tout lacaniennement sur le malentendu culturel ultérieur concernant l'androgynie, notamment dans tout le montage chrétien du supposé néoplatonisme.

La dégradation est au cœur du paradigme, elle lui est consubstantielle. Il ne faut donc jamais l'oublier lorsqu'il va s'agir d'éveiller cette statue, et de déplier, de défroisser tous les impossibles de tous ces corps qui s'éprouvent d'être réprouvés, de tous ces corps qui n'ont plus d'autres choix que de s'abandonner à l'abandon où ils sont contraints et forcés. Il faut les déplier, dans tout le feuilleté de réprobation, d'horreur, d'attrait, dans tout le jeu de déviance et de jouissance.

Le terrain d'expérimentation est large. Et le chemin apparemment bien long de la Rome antique à la contemporaine Afrique, de l'établissement de l'Empire aux guerres civiles d'après les indépendances. Pourtant, de Diodore de Sicile ou Pline l'Ancien à Georges Yémy, comme épidémique, surgit la même figure de l'hermaphrodite. Il faut ici faire un arrêt sur ces deux espaces-temps, sur ces deux mondes si hétérogènes et qui pourtant communiquent. L'existence d'un tel portail donne toute sa substance aux ambitions et aux partis-pris méthodologiques de cet ouvrage. Détaillons donc.

Personnifié sous forme d'un être de chair et de sang, l'hermaphroditisme est dans la réalité perçu sous la République romaine, comme une monstruosité fautive de troubles dans l'ordre social qui était expiée au cours de cérémonies religieuses très codifiées, dont la fréquence est à relier à un contexte guerrier permanent dans lequel les angoisses étaient fortes, où la fin était toujours la même : l'enfermement du bébé hermaphrodite dans un coffre jeté à l'eau. Cependant, à partir de l'époque impériale, le regard porté sur ces individus évolue. Dès la fin de la République romaine (509-27 avant notre ère), certains érudits, comme Diodore de Sicile, renouvellent la vision des êtres intersexués en essayant de la rationaliser et de la faire sortir de la sphère du fait religieux :

« Ce n'est pas le sexe mâle et le sexe féminin qui sont façonnés pour former un être bisexué, ce qui est impossible, mais c'est la nature qui induit une erreur au niveau de ces parties du corps pour l'étonnement et la confusion des hommes. Voilà pourquoi nous avons jugé ces transformations dignes d'être relatées : ce n'est pas pour l'amusement des lecteurs, mais c'est pour leur être utile. Beaucoup de gens estiment qu'il s'agit là de prodiges et en font des objets de peur superstitieuse ; et ce n'est pas là seulement une attitude individuelle, mais aussi celle de nations et de cités¹⁴. »

Avec l'avènement du Principat et l'apaisement des troubles et des crises, la peur et les superstitions s'atténuent ; on ne note presque plus aucune cérémonie d'expiation et les hermaphrodites ne sont plus systématiquement mis à mort. Ils trouvent une nouvelle place dans la société, c'est ce que nous laisse envisager Pline l'Ancien :

14. DIODORE DE SICILE, *La bibliothèque historique*, XXXII, 12. Sauf mention contraire, les traductions des textes antiques sont ici celles de la Collection des universités de France (CUF).

« Il naît aussi des êtres, qui participent des deux sexes : nous les appelons hermaphrodites; jadis on les appelait androgynes et on les considérait comme des prodiges, aujourd'hui, au contraire, comme une source de plaisir¹⁵. »

Sous l'Empire, ces enfants ne sont plus systématiquement éliminés. *Le Digeste* fait même mention de droits accordés aux androgynes. La plus grande prudence est cependant de mise car il ne faut pas y voir la reconnaissance d'un troisième sexe et l'acceptation totale des androgynes. En effet, on leur reconnaît des possibilités d'action juridique comme le droit d'instituer un posthume ou d'être témoin à l'ouverture d'un testament (office éminemment viril s'il en est), à la condition, comme le dit Ulprien, que « chez lui prévalent les organes virils¹⁶ ». Il y a donc des hermaphrodites hommes et des hermaphrodites femmes, l'ordre social n'étant ainsi pas bouleversé, on peut les laisser en vie. Mais il s'agit là de la volonté d'intégrer à tout prix les êtres intersexués dans une norme sociale qui ne peut supporter l'exception. Néanmoins, pour les médecins antiques, comme le rappelle Yan Thomas¹⁷, qui n'ont cure de cette division sociale stricte entre les sexes, il existe bel et bien un *uterque sexus* mêlant les deux genres.

Si le regard porté sur les hermaphrodites a pu évoluer, leur sort n'est pas beaucoup plus enviable pour autant¹⁸, leur conférant à la fois le statut de curiosité qu'on montre mais aussi, possiblement, d'objet de l'assouvissement de certains penchants sexuels. Ils constituent donc une double incarnation de l'abandon, entre social et sexuel, entre déviance et jouissance.

Cette double incarnation est très exactement mise en œuvre et en mots dans le roman du Camerounais Georges Yémy, intitulé *Tarmac des hirondelles*. Cette œuvre, parue en 2008, se déroule en pleine guerre civile, y surgit durant quelques pages un personnage à l'intersection du masculin et du féminin, caractérisé comme la tenancière d'un bar dans lequel se rend le narrateur enfant-soldat et albinos. Elle apparaît dans le récit pour admonester deux clients qui se soulagent dans son bar :

« La femme, une shemale à la touffe poivre et sel, se leva et marcha vers nous. Elle avait une barbe naissante, une robe aux couleurs vives, des yeux charbonneux et un rouge à lèvres débordant. Elle était certainement plus féminine dans son âme que dans son corps. C'était un homme habillé en

15. PLIN L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, VII, 34. Il ne faut pas croire cependant que leur statut de prodige a totalement disparu au début du Principat. Sa disparition ne fut que progressive car, dans ses *Annales* (XII, 64), Tacite mentionne parmi les prodiges recensés pour l'année 54 de notre ère la naissance de plusieurs hermaphrodites.

16. *Digeste*, XXVIII, 2, 6, 2 (ULPIEN, au livre 3 sur Sabinus), trad. Henri Hulot, Jean-François Berthelot, Pierre-Alexandre Tissot et Alphonse Bérenger.

17. À ce propos, voir le développement de THOMAS Yan, « La division des sexes en droit romain » (chapitre III), in Georges DUBY, Michelle PERROT et Pauline SCHMITT-PANTEL (dir.), *Histoire des Femmes en Occident : l'Antiquité*, t. 1, Paris, Perrin, 2002, p. 103-158.

18. Voir HUSQUIN Caroline, *L'intégrité du corps en question*, op. cit., p. 67-80.

femme et maquillé, mais c'était tout. Elle se mit à engueuler en un verbe résolument chiasseux les deux dégueulasses :

— Vous l'avez toujours dit, leur lança-t-elle d'une voix parfaitement virile, je ne suis qu'un enclulé, mais les plus déviants, les plus dégénérés ici, c'est bien vous¹⁹ ! »

Ce personnage interroge les catégories de genre pensées communément à l'aune de la binarité, et ce corps de la porosité est alors marqué du sceau de la déviance. Or dans ce monde en crise de la guerre civile, la déviance est généralisée, et ce personnage se fait volontairement appeler *Barbaria* pour incarner « la barbarie instaurée²⁰ ». Ce corps stigmatisé comme celui de la déviance aspire également à la jouissance. *Barbaria* récuse ainsi les différentes terminologies qui lui sont apposées pour en proposer une qui dynamise le paradigme :

« Je ne suis pas pédé, m'explique-t-elle, je ne suis même pas une transsexuelle, le mot est trop mécanique, même pas une shemale, comme on dit aujourd'hui, trop parlant, j'aime à me définir comme étant la contraction d'Hermès et Aphrodite. Je suis une Héraphe ! Ce mot-là a exactement la poésie que je veux sentir en moi. Et cela m'aide à lutter contre la raréfaction de l'amour²¹. »

Barbaria réactualise et renouvelle, dans un même mouvement, la figure d'Hermaphrodite. Le néologisme qu'elle crée, « Héraphe », fonctionne selon un nouveau principe de composition et de troncation par rapport au mot « Hermaphrodite » et permet de marquer l'écart qu'elle introduit (n'étant pas à proprement parler bisexuée). En revanche, ce qu'elle reprend à la figure d'Hermaphrodite, c'est l'amour, à entendre aussi évidemment comme jouissance sexuelle. Cette dimension est confirmée dans le récit quand *Barbaria* propose au narrateur de la sodomiser :

« Il vient volontiers m'offrir le réconfort de son anus. Il veut bien m'initier, si je ne l'ai jamais fait avec un camarade, je n'aurai qu'à me laisser aller, je verrai, c'est à la fois plaisant et relaxant, il me guidera doucement, il sait être plus doux qu'une femme classique, plus simple aussi peut-être, malgré la sauvagerie ambiante. J'ai besoin de recevoir un peu d'amour, petit albinos, dit *Barbaria*, un peu d'amour, d'où qu'il vienne ; alors fais-moi l'amour et taisons-le aux autres. Ce sera notre réconfort secret. Au fil des nuits assassines de cette ville²². »

Barbaria est, d'une part, un corps qui a abandonné la rigidité des partitions de sexe, de genre et, d'autre part, un corps qui s'abandonne, se donne et se livre, dans la recherche d'une jouissance. Mais cet abandon est rejeté

19. YÉMY Georges, *Tarmac des hirondelles*, Paris, Éditions Hélène d'Ormesson, 2008, p. 148.

20. *Ibid.*, p. 150.

21. *Ibid.*, p. 154.

22. *Ibid.*, p. 157.

par le narrateur : « Je lui dis l'ignoble écœurement qui m'étreint alors que je le sens en tumescence dans mon dos²³. » C'est bien justement le corps qui pose problème, conduisant Barbaria à une déploration furieuse :

« Même un petit albinos crotté ne veut pas te baiser, Barbaria! se dit-elle de vive voix. Que vas-tu devenir, hein, vieille pute? Tu vas retourner à la rue faire le tapin, juste pour trouver un déviant disposé à te baiser? Qui pour assouvir ta perversion, comme *ils* disent, qui? Pourquoi toute cette souffrance m'est infligée, à moi²⁴? »

Déviance et jouissance s'opposent et se répondent dans ce roman, Pline le disait déjà. Barbaria est privée de jouissance car considérée comme déviante, et aspire à la jouissance avec un autre être de la déviance et de la mise au ban qu'est l'enfant-soldat albinos²⁵. À l'abandon volontaire du corps, au corps qui fait le choix de s'abandonner au plaisir et à la jouissance, et d'abandonner des marqueurs de sexualité, répond à l'inverse un abandon de ce corps, une mise au ban par la société. Du Cameroun à Rome, les échos se répondent.

Ces échos et ces entrelacs, voilà bien précisément l'ambition de ce livre²⁶. Il s'agira donc, dans cette exploration des imaginaires du corps vulnérable, de faire dialoguer les *realia* historiques antiques avec leurs actualisations artistiques les plus contemporaines. Elles peuvent apparaître à première vue étrangères les unes aux autres mais la trace et l'aura des premières n'en finissent pas d'être rendues présentes par les secondes. C'est cette imbrication du temps long et du temps court, de l'épaisseur temporelle et de l'immédiateté, d'un passé aussi urgent que le présent peut être temps de pause que ce livre met en œuvre et à l'épreuve. Comme cette question de l'abandon du corps n'est pas un mal sans mots, pas une réalité sans discours ni images pour la malléer, et l'informer, il faudra tendre l'oreille et l'œil aux représentations scripturales ou iconiques, qu'elles procèdent de la médecine, du droit, du genre ou de la sexualité. Celles-ci prédisent, façonnent, et les œuvres forent leurs chemins et se logent dans les interstices. Aussi ces mises en regard interdisciplinaires vont-elles faire œuvre de ductilité : d'hier à aujourd'hui, des traces aux graphes, de l'Europe aux autres continents, et l'on pourrait égrener tous les possibles, ce sont autant de cercles que l'on peut tracer. Des cercles qui peuvent évoquer Dante, l'éternel retour, l'enfermement ou la perfection, le portail ou le gouffre, l'ondulation de l'eau quand on y jette un corps, la course des planètes, l'œil ou l'anus, le

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*, p. 158.

25. Voir, dans le présent ouvrage, BULTÉ Marie, « Quand la littérature fait sien le corps exclu de l'albinos africain ».

26. La genèse de cette ambition réside dans la tenue d'un cycle de trois journées d'étude consacrées à « L'abandon du corps », dans une perspective disciplinaire, chronologique et géographique plurielle. Ce cycle a été coorganisé par Marie Bulté, Caroline Husquin et Vivien Longhi à l'université de Lille entre 2018 et 2020.

fer aux pieds des prisonniers, la craie caucasienne, les douze sycomores de *Twin Peaks*, et bien d'autres encore. Ou, tout bonnement, une quadrature.

Médecine, droit, genre et sexualité, écrivions-nous plus haut, ce sont ainsi ces quatre cercles que l'explorateur de l'ouvrage est convié à traverser.

Comme le disait, à juste titre, le sociologue David Le Breton : « Penser le corps est une autre manière de penser le monde et le lien social : un trouble introduit dans la configuration du corps est un trouble introduit dans la cohérence du monde²⁷. » Afin de déployer ces quatre cercles aux yeux du lecteur, c'est à l'étymologie même du mot « abandon » qu'il faut revenir. Il convient de repartir des origines germaniques et du sens premier en ancien français de la *mise à bandon*, c'est-à-dire « laisser au pouvoir de », « mettre à disposition, à la merci de, livrer ». *Bandon* signifie d'abord « pouvoir, puissance²⁸ ». À partir du XVII^e siècle, le vocable vient aussi à désigner « l'abandon de soi », avec une connotation péjorative pouvant être assimilée à de la débauche. C'est cette double dimension lexicale qui innervera les différentes parties de l'ouvrage. À l'abandon volontaire, de certains corps qui font le choix de s'abîmer dans le plaisir et la jouissance répond à l'inverse le délaissement d'autres, en une mise au ban par la société. Or c'est bien cette ambivalence et cette tension au cœur du syntagme « l'abandon du corps », entre le génitif objectif (abandonner un corps) et le génitif subjectif (le corps qui s'abandonne), qui guide le cheminement de cette étude. Seront donc au centre du propos, à la fois la vulnérabilité des organismes rejetés, leur capacité à la renverser et la puissance de la chair qui se livre même au prix de formes de marginalisation.

Le premier cercle est celui du corps malade, déficient et de sa mise en quarantaine. De l'Europe à l'Afrique, de l'Antiquité au monde contemporain, les mécanismes se répondent. Le pathologique effraie, répugne, repousse, justifiant l'éviction par peur, notamment, de la contamination, qu'elle constitue une menace réelle ou fantasmée, définitive ou pas, comme l'atteste l'existence parfois de possibilités de réintégration. La mise à l'écart est ici envisagée comme protéiforme : sanitaire, sociale et divine. Véronique Mehl étudie le cas de Philoctète, figure bien présente dans le théâtre de l'époque classique de l'Antiquité, héros grec blessé au cours de l'expédition achéenne vers Troie et laissé seul dix ans sur l'île de Lemnos. Les sources, et en particulier Sophocle, offrent une vision dégradée de son anatomie, à l'origine héroïque, malmenée par la maladie et la souffrance morale, inscrivant ses douleurs dans un paysage de désolation. Corps et lieu s'appréhendent dès lors ensemble, le premier devenant lui-même un paysage désertique. Le parcours se poursuit avec l'analyse de Flavia Bujor autour des masculinités marginalisées dans les fictions du sida. C'est autour

27. LE BRETON David, *La chair à vif : usages médicaux et mondains du corps humain*, Paris, A. M. Métailié, 1993, p. 316.

28. Voir la notice étymologique du terme au CNRTL.

de trois romans (*À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* [1990] d'Hervé Guibert ; *Je sors ce soir* [1997] de Guillaume Dustan ; et *La Meilleure part des hommes* [2008] de Tristan Garcia) que se construit l'argumentaire de l'article qui se propose d'envisager comment le corps malade est lié à la production de nouvelles formes testimoniales qui s'inscrivent elles-mêmes dans une histoire politique de l'épidémie. L'abandon est ici à la fois celui d'un corps qui fonctionne comme révélateur des peurs et des dominations qui structurent le corps social mais aussi celui de l'organisme séropositif qui bouleverse le cycle biologique. Enfin, la boucle se referme en Afrique contemporaine où la fiction s'empare d'une figure éminemment vulnérable, celle de l'albinos, traditionnellement exclu voire tué, pour en déjouer les représentations topiques qui lui sont attachées, afin de donner à ce corps sacrifié et instrumentalisé une puissance propre, énonciatrice et capable de renouveler la vision du monde. Marie Bulté montre alors comment, dans la littérature, l'albinos passe d'un objet vu, traqué, exhibé, à un sujet qui voit, parle et agit avec force.

Le deuxième cercle est celui de l'altérité, du rapport à la corporéité de l'Autre, à sa différence et à la mise au ban de la cité dont il peut faire l'objet en raison même de celle-ci. C'est par l'évocation des incarnations paradigmatiques de tyrans que sont Œdipe et Mézence, que Judith Rohman envisage le corps ensauvagé du déchu, celui qui subit le bannissement, comme un marqueur de l'exclusion. Geneviève Dragon s'est quant à elle penchée sur le corps des migrants, et notamment celui des femmes, à la frontière entre Mexique et États-Unis, ce corps de l'apatride, de l'exilé qui devient Personne, à l'instar d'Ulysse, mais sans espoir qu'une quelconque Calypso lui offre l'hospitalité dans cette odysée contemporaine où seul l'anonymat règne, où seuls les cadavres restent pour témoigner du vide identitaire. Ce corps de l'autre encore, radicalement même, à la marge de la cité, qui elle fonctionne en regard, en double négatif, comme « corps constitué », c'est ce qu'explore Romain Guicharrousse en s'interrogeant sur le statut des étrangers dans l'Athènes de l'époque classique.

Le troisième cercle de l'abandon est celui de la contrebande²⁹ d'un corps à la fois inclus et exclu et qui toujours inspire la méfiance : celui des femmes, passives et agissantes, soumises et puissantes. Ainsi le corps féminin en lutte, dans les sociétés occidentales à l'époque contemporaine, dont la puissance – la *uis* latine si commodément associée au *uir*, à ce qui relève du masculin – déroge à l'hégémonie normative. Ces corps féminins, comme le montre Lise Lerichomme, qui peuvent trouver dans l'invisibilisation une puissance paradoxale d'incarnation de leurs voix politiques. Capabilité, *agency* également pour des organismes apparemment dominés

29. C'est bien une manière de lutter contre la mise au ban et l'abandon qu'il faut entendre ici. Le francique *ban* étant un étymon commun tant à « mise au ban » et « abandon » qu'à « contrebande » (voir *Dictionnaire historique de la langue française* sous la direction d'Alain Rey).

chez Lydie Bodiou qui étudie comment « les professionnelles de l'amour » du monde grec de l'Antiquité parviennent à s'autonomiser d'une condition où elles sont sujettes et vulnérables en développant des capacités d'apprentissage, d'adaptation et d'initiative, faisant de leur corps le pivot de leur identité et l'instrument de leur réussite. Une femme encore, en la personne de Marguerite Duras, chez Alexandre Antolin qui fait la démonstration de l'utilisation par l'écrivaine du corps masculin de son amant, Yann Lemée, et des turpitudes d'une relation réelle afin de construire une histoire et un amant fantasmés dans le personnage de Yann Andréa Steiner, permettant à l'autrice de régir la vie de celui-ci selon son bon vouloir en reconfigurant le Yann biographique en un personnage littéraire.

Enfin, le dernier cercle consiste en un retournement ou un pas de côté, celui des corps qui s'abandonnent à la jouissance s'affranchissant du joug de la mise au ban ou, au contraire, s'y exposant. Caroline Husquin, par l'évocation de la sexualité comme outil de discréditation du mauvais gouvernant, se propose d'étudier les mécanismes qui font du corps de certains princes, considérés comme s'abandonnant à des plaisirs immodérés, un objet d'exclusion au pouvoir contaminateur et corrompateur fort car la débauche du tyran est aussi potentiellement celle du corps social qu'il régit, elle est un révélateur de son inaptitude à gouverner. Frédéric Briot invite ensuite à découvrir une écrivaine de la première moitié du xx^e siècle peu connue du grand public : Renée Dunan. Elle fut de cette génération des années 1920 qui, découvrant les écrits de Sade, en comprit toute la portée émancipatrice et révolutionnaire. Déclinant sous forme séduisante et/ou fataliste les aliénations sociales, et donc sexuelles, les pratiques d'écriture romanesques de Renée Dunan l'ont conduite à monter une opération de démythification où l'abandon va faire pièce contre l'aliénation. Enfin, Philippe Akar propose un ultime détour par la Rome antique afin d'aborder l'ambiguïté du cunnilingus et les jugements portés sur les corps qui s'y adonnent. Pratique parfaitement admise dans la plus grande partie de la société romaine, celle qui allait aux thermes, écrivait et lisait les graffitis sur les murs de Pompéi, elle était en revanche condamnée dans les œuvres littéraires produites à destination de la haute société, de Cicéron à Martial.

Le parcours proposé au lecteur est étroitement accompagné et jalonné tout au long du cheminement par le regard de l'artiste plasticienne, Élodie Wysocki, très impliquée dans les activités du laboratoire de prospective, intitulé « Vivre et mourir, s'affaiblir et guérir, le corps dans tous ses états : vulnérabilité, soins et souci de soi », de l'unité de recherche HALMA (Histoire, archéologie et littérature des mondes anciens) de l'université de Lille, à l'origine de cet ouvrage avec l'équipe ALITHILA (Analyses littéraires et histoire de la langue). Inspirée par les travaux des chercheurs autour du corps, l'artiste propose, à l'issue de chaque contribution, un visuel avec à cœur le souci constant de tisser des liens entre la recherche universitaire,

l'art et le grand public. Tous ces visuels sont distincts des articles présentés. Ils constituent une carte blanche laissée à l'artiste distinguée du propos scientifique des auteurs et n'engage pas ces derniers. C'est tout logiquement à elle que reviendra le mot de la fin dans un entretien conclusif.

Nous remercions enfin ici tous ceux et celles sans qui la publication de ce livre n'aurait pas été possible : l'université de Lille, les unités de recherche ALITHILA (ULR 1061) et HALMA (UMR 8164), et en particulier leurs cellules gestionnaires ; Florian Dupré-Degrave, qui a accompagné la composition de ce manuscrit lors de son stage de master 2 en études littéraires et qui a réalisé l'entretien avec Élodie Wysocki ; Vivien Longhi avec qui nous avons organisé les deux premières journées du tryptique ainsi que les collègues qui nous ont fait l'amitié d'y participer et dont certains et certaines ont contribué à cet ouvrage.